

Poussière de mots

Gaston Miron and Pierre Nepveu

Number 5, Winter 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Miron, G. & Nepveu, P. (2004). Poussière de mots. *Contre-jour*, (5), 11–28.

Tout au long de la genèse laborieuse, tumultueuse, interminable, de L'homme rapaillé, entre le début des années 1950 et 1970, Gaston Miron ne cessait de remanier une matière poétique qui tardait à prendre forme. Cette difficulté tenait à une exigence dont on ne trouve d'équivalent, dans la poésie québécoise, que chez Saint-Denys Garneau. Quelle est la vérité du poème ? Quelle est la part de responsabilité de celui qui l'écrit ? Que doit-il assumer de la vie, de la pensée, de l'Histoire ? Qu'est-ce qu'un vrai poète ? Comment départager ce qui, dans la poésie, relève de l'authenticité du sujet qui l'écrit, et ce qui tient de la fabrication, de la compensation, du refuge esthétique ? À l'époque, ces questions, chez Miron, poussent la conscience de soi à un degré d'acuité parfois paralysant. À tout le moins, elles pulvérisent le discours, violentent toute forme achevée, obligent la poésie à se reprendre sans cesse, dans un souci d'adéquation (mais à quoi ?) jamais entièrement réalisé.

On ne s'étonne pas, dès lors, que cette poésie ait été, d'emblée et pour de bon, inséparable du commentaire, de la réflexion, tout autant que de l'autobiographie. La conscience politique elle-même, qui va marquer profondément L'homme rapaillé, ne s'articule qu'au terme d'un long processus d'auto-analyse, d'un intense questionnement sur soi et sur la poésie. Rarement systématique, procédant plutôt par bribes, par coups de sonde ou par aphorismes, ce travail fait partie, dès les années 1950, de l'élaboration des poèmes eux-mêmes, que Miron ne cessait d'annoter et de commenter, en s'examinant comme homme et comme poète, dans sa langue qu'il éprouvait comme entravée, dans sa « pauvreté natale », sa souffrance amoureuse, sa dispersion d'homme d'action. Les brouillons des poèmes, maintenant déposés dans le fonds Gaston Miron de la section des archives de la Bibliothèque nationale du Québec, témoignent déjà de ce travail réflexif et de cette exigence, mais un autre ensemble d'écrits, encore peu connu, l'illustre de manière encore plus éloquente.

Les archives que Miron conservait en sa possession au moment de son décès, en décembre 1996, contenaient en effet non seulement une masse importante de brouillons ou d'ébauches, mais aussi de nombreuses « notes », désignées ainsi par le poète. Miron en avait déjà confié quelques-unes à Jacques Brault, qui en reproduit

des passages en marge de sa conférence « Miron le magnifique », dans Chemin faisant, et qui en cite encore quelques-unes à la suite de l'entretien de Miron avec Jean Larose, dans le numéro 233 de Liberté (« Hommage à Gaston Miron ») paru en 1997. Un dossier du fonds Gaston Miron de la BNQ en contient par ailleurs un certain nombre. La majeure partie, toutefois, était restée au noir dans une malle.

Il s'agit d'une somme hétéroclite tant par la forme que par le contenu, comportant plusieurs centaines de feuillets. Une part d'entre eux représente visiblement la mise au propre, dactylographiée, de réflexions notées ailleurs et ils portent l'en-tête « Notes », suivi d'une date précise (par exemple : 26 mai 1954). Ailleurs, ce sont des pages entièrement manuscrites, datées ou non. Il arrive que ces fragments figurent dans des cahiers, tablettes, bloc-notes ou qu'une série de feuillets soient réunis par un trombone. Il en est ainsi des deux cahiers les plus anciens, datant de 1949, de notes datant du premier séjour parisien de Miron, en 1960, et d'un ensemble ultérieur datant de 1962-1964. Les feuilles volantes, non classées chronologiquement, sont toutefois les plus nombreuses, et l'absence fréquente de datation (malgré des indices occasionnels) soulèvera des difficultés importantes dans la perspective d'une publication éventuelle, envisagée dans le cadre du projet d'édition de l'œuvre éparse de Miron que Marie-Andrée Beaudet et moi-même dirigeons depuis quelques années.

Miron tenait à ces notes : tant la mise en forme qu'il avait donnée à plusieurs d'entre elles que le témoignage de Marie-Andrée Beaudet indiquent qu'il avait sérieusement envisagé d'en publier un choix, vers le milieu des années 1980. Leur écriture, toutefois, remonte presque toujours à la période antérieure à la première publication de L'homme rapaillé : bien que quelques rares fragments semblent postérieurs à 1970, aucun feuillet n'est daté au-delà de 1969, et les notes mises au propre appartiennent en général à la période d'écriture la plus intense de Miron, celle du milieu des années 1950.

Quel est le contenu de cet ensemble ? Ces notes présentent des affinités certaines avec les lettres à Claude Haeffely déjà publiées dans À bout portant (Leméac, 1989). La forme est toutefois bien différente. Il s'agit pour l'essentiel de fragments introspectifs, de réflexions du poète sur son propre travail, de commentaires de nature sociologique et, plus tardivement, politique. Il arrive fréquemment que des fragments de poèmes ou des vers s'y trouvent intercalés ou soient griffonnés au verso

d'un feuillet. Certains ensembles prennent momentanément la forme d'un journal, telle la séquence de notes datées de janvier 1962 à février 1964, mais pour l'essentiel, on ne peut y suivre une vie au fil des jours ni le tracé linéaire d'une pensée dans le temps. Malgré des références occasionnelles à des événements, à des rencontres (ainsi, celle de Jacques Berque, le 30 septembre 1962) ou, plus rarement encore, à des lectures, les notes de Miron donnent davantage à lire une plongée dans le chaos intérieur d'un homme qui souffre, qui s'efforce de donner un sens à son destin et pour qui la poésie est une aventure profondément ambiguë. Se sauver par la littérature, échapper à la littérature : ces mouvements contraires ne cessent de se heurter. Pas de destinataire (sinon parfois virtuel), rien de concerté, rien ici qui veuille faire œuvre. L'écriture à l'état brut procède par instantanés et ses élans sont presque toujours interrompus, parfois abruptement, au milieu d'une phrase. Certains textes plus longs tentent un bilan ou une synthèse, puis tout se fragmente à nouveau. Au tournant de 1960, à Paris, émerge une conscience identitaire qui intègre et absorbe le drame intime de Miron et qui va déboucher sur l'interprétation et l'engagement politiques, plus sensibles dans le contenu des notes des années 1960.

Les extraits que je présente ici ne donnent naturellement qu'un mince aperçu de l'ensemble : une telle sélection est forcément en partie arbitraire. J'ai retenu certains moments significatifs, certaines pages ou morceaux qui me paraissent révélateurs ou émouvants, et davantage des fragments intimistes ou introspectifs, parce que ceux-ci représentent la face la moins visible et connue de Miron, alors que sa pensée politique a déjà été largement diffusée. Si L'homme rapaillé s'est défini comme un immense effort de rassemblement et de synthèse de soi, de la communauté et du monde par la poésie, on peut dire que nous avons ici, au contraire, un Miron en éclats, un Miron constellation : poussières de mots et de pensées, bribes de poésie, fragments d'amour meurtri et de solitude batailleuse, ébauches d'analyses, de projets d'actions et d'engagements. Beaucoup de mots et de phrases, certes, mais aussi, comme l'observe un très court fragment de 1962, aussi laconique que dramatiquement performatif : « ouragan de silence ».*

Pierre Nepveu

* N.B. : Je remercie Marie-Andrée Beaudet de m'avoir donné accès aux archives personnelles du poète et de m'avoir fourni des éclaircissements précieux en vue de cette publication. Je remercie également Manon Plante et Caroline Chouinard, étudiantes à l'Université de Montréal, pour leur aide matérielle, dans le cadre des travaux d'édition de l'œuvre éparse de Gaston Miron subventionnés par le Conseil de la recherche en sciences humaines du Canada (CRSH).

1949

Je ne me défends pas d'avoir eu des influences et d'en subir encore, quoique de plus en plus atténuées. Au fond, être soi, c'est être un peu tout le monde.

Je vous présente cette plaquette de vers. Gardez-vous d'y trouver une grande œuvre et d'aucune faille. Ces poèmes sont une humble contribution en vue d'étendre un climat ; de ce terrain où plusieurs travaillent, sans doute verrons-nous surgir de grands poètes, le grand écrivain-maître qu'on promet à nos lettres depuis trois décades [*sic*].

Pour ma part, je n'ai jamais demandé de génie ; je ne veux même pas avoir de talent ! Mais accomplir mon travail d'homme : ce que la vie exige de nous chaque jour. J'ai essayé d'être sincère avec moi-même à cette heure de mensonge. J'ai recherché la lumière dans notre nuit vingtième. J'ai tenté un dépassement continu. Certes, souvent je fus déçu, souvent l'échec me terrassa. Tant d'inquiétudes nous harcèlent, tant de luttes nous harassent.

Dans cette tourmente de ma jeunesse, des chants sont montés qui ressemblent à des cris. J'ai voulu les proférer. Les voici.

26 mai 1954

Je suis un grand blessé solitaire, depuis deux ans déjà... D'ailleurs, je m'ennuie partout où je me trouve.

*

Tout ce qui se passe en moi, cette autodestruction, ce désespoir, cet affreux couloir, cette marge avec les autres, surtout cet amour inaccessible, tout cela est étrangement une maladie incurable, je vous le dis, incurable de l'âme, de la moelle de l'âme. Et n'a rien à voir avec le corps (je suis très normal dans mes fonctions anatomiques, biologiques, physiologiques et sexuelles).

*

Je m'aperçois peut-être que ma démarche poétique, pour une part, incarne la décadence de ma civilisation occidentale, en ce sens que j'y participe. Jusqu'à ces derniers temps, j'avais cru que ces formes, ces démarches d'autodestruction, ces projections dans le futur, étaient justement ce monde ou l'annonce de ce monde nouveau. Non, notre aventure, à beaucoup, c'est celle de la pourriture.

*

Souvenir. Le Souvenir ou les souvenirs, pour moi, font masse. Souvenir-masse. J'oublie tout presque des détails, par exemple, mais je sens une présence de masse, obscure mais agissante, de mon passé et de mes souvenirs.

12 juin 1954

Derrière ce tourbillon de rencontres, rendez-vous, réunions sociales ou autres, combien tragique mon destin intérieur, combien acculé à lui-même... Ce tourbillon, conséquence extérieure de mon engagement dans une action, vis-à-vis une action. À bout portant, tel je vis en dedans, comme au dehors, oscillant entre l'espoir et le désespoir. Et mes gestes sont comme l'acharnement répété d'un désespoir foncier, proprement condamné au bas couloir, et seul d'une grande clarté de mica souterrain. Belle à force de brûler. Mais tellement inhumaine. La clarté qui pèse sur les paupières de toutes choses.

*

Au fond, nous ne vivons qu'en ne cherchant toujours que la même chose, en voulant échapper...

*

Je n'ai pas le temps d'écrire le tiers de mon drame.

*

Son cœur de gourde fraîche à la bouche
Où bruit un désir subtil

*

Ce qui est triste, c'est que les explications arrivent toujours après. Quand nous sommes en face de l'irréremédiable. Quand la corde est cassée. Nous sentons d'abord confusément notre tension. Et peu à peu s'accumulent les froissements, les tristesses, « il a été mortifié », ce qui mine, etc. La corde bande. Et nous sommes là, à sentir et à voir monter la crise près d'éclater. Un bon jour, traîtresse, la corde se brise... Alors on se répand en de futiles et inutiles explications... Rien n'est plus possible...

*

Un an après cette consciente autodestruction de moi-même, je suis étonné. J'ai fait le vide le plus possible. J'ai effacé beaucoup de choses sur la terre, beaucoup d'empreintes. J'ai fait disparaître tous les objets, tous les paysages. La terre m'est à présent un grand désert désolé, noirci et charbonneux. J'avais donc cru me changer, ne plus croire à rien d'autre qu'à rien. Et je suis étonné, et immensément ému : je constate que je crois toujours en Dieu, que Dieu est la grande évidence de ce vide, de ma vie, et du monde courant. Je constate, je sens, je VOIS. Dieu est du solide. Sa présence crie sur toute la surface de la pierre nue.

*

Sur le chemin du concret. Je marche toujours, la face attirée, attisée, aimantée par une grande et forte chaleur. Je vis toujours avec le visage du malheur triste devant moi, à hauteur de visage, comme si le soleil était constamment à proximité devant mon visage, un soleil transparent et calciné.

[Non daté, vers 1954-55]

Le tuf intérieur. — le petit froid cassant de l'âme.

*

Dans les étages de cendre de la nuit
... je n'ai plus su s'il fallait vivre encore
je poussais ma vie comme un vieux meuble
mon corps à vers plein de jours échoués
la lumière a pourri dans la moelle de mes peines
le goût d'années d'humus abordait à mes lèvres

toi tu es celle qui me rend à moi-même
je souffrais de toute la décharge
ma souffrance se colorait de la chaleur de mon sang
à la croix du monde de ton absence

le printemps de ma chair où les jours s'amplifient de grillons
ton visage mon héritage solaire

*

Le feu. Le seul élément qui puisse rendre à quoi la souffrance ressemble.

*

J'ai tellement souffert. Je crois avoir franchi une limite. Dans l'âge de l'homme. Maintenant rien ne peut plus m'altérer en quoi que ce soit. Mon secret est or qui ne s'altère point, en dehors de toute portée de temps et de lieu. Mystère. Trésor agissant. Propriété de corps glorieux. Maintenant je fais du cristal comme l'abeille du miel.

*

L'unité essentielle du poème : l'unité émotive.

*

La vie à tous les étages. À plusieurs étages.

*

Ô mon amour
mon beau songe de lumière cristallisée dans le vent
(comme un arbre de pluie)

La poésie n'est jamais fixée chez moi. Elle est essentiellement mouvement intérieur. Le poème n'est qu'un repos apparent. Déjà je suis ailleurs, plus loin. Je bondis dès que j'appuie mon poids quelque part. Tout est de ne pas céder, de me débattre pour garder le sens.

*

La solitude de nos bras sans étreintes.

*

Il manque quelque chose, oui. C'est ça, le Malaise. On n'est jamais tout à fait sa sphère.

Je refuse le chant, je refuse jusqu'à demain, jusqu'à son extrême nécessité. Laissez-moi tranquille, laissez-moi ma voix, libre, à hauteur de terre. Je ne cède pas. Je ne veux pas. Demain, peut-être, si ça ne veut plus s'engouffrer... Je brise, en attendant, les instruments à vent, à cordes, les orgues, le cornet. Je recule le chant jusqu'à sa source.

*

Je souffre à blanc dans la forge de la vie
Je saigne des couteaux de tes mains

Tu m'as donné la chair que j'avais
Le principe de toute allégeance
Ta chair à la mienne à la source des eaux.

*

Ma sensibilité n'est pas inhérente. Elle se situe en dehors de moi ; ma sensibilité ne tient pas à moi comme l'eau à la source. Elle ne chante pas, elle ne coule pas. Ma sensibilité fait qu'elle se détache de moi et devient un autre ; elle se cristallise dans le roc, la pierre, les murs, elle devient ces objets. Ma sensibilité est diamant, ou glaise, ou révolte (anarchie des objets)...

Jusqu'ici, je ne suis pas parvenu à m'élever au-dessus des minimums vitaux. Vu que je refuse catégoriquement de vivre une vie du corps et une vie de l'esprit différente ; il en est de même dans le domaine de l'âme.

Je suis constamment dans les circonstances. Mon combat, c'est l'évènement. Je suis roussi à jet continu. Je ne parviens pas à vivre au-delà de l'instinct de conservation. Je masse à pleines mains la matière à vivre. Je taraude de tout le corps pour réussir à être. Je ne suis plus dans ma densité.

Juin 1956

Je sais maintenant qu'il n'y a qu'une chose qui compte. Écrire. Des milliers de mots. Tous les mots. Mer. Ciel. Planètes et poussières. En somme, tous les mots du corps et de l'esprit de l'homme. Il faut en venir uniquement là, Miron, à une réduction à l'écriture, comme on dit de quelqu'un qu'il est réduit à sa propre impuissance.

Paris, hiver 1960

Le Canuck ne peut pas comprendre, il n'a que sa souffrance. Son activité n'est que générosité, souvent peu efficace. Il ne sait pas s'y prendre.

*

Le Canuck est un naïf sur le plan de l'Art. L'Art a pour but l'affirmation de l'homme en sa liberté et sa responsabilité. Par l'art, le Canuck tente d'accéder à la conscience universelle, par l'introduction de sa vision du monde, si naïve soit-elle. Le Canuck sert l'art tout en faisant de celui-ci, par la même occasion, une arme. Le Canuck a conscience de son originalité, de

ses lacunes, de sa force de frappe vitale, mais il n'est pas complexé, parce qu'il s'accepte tel qu'il amène les autres à le considérer tel. Il n'a pas honte, parce qu'il est un innocent [...].

*

Prise de conscience. Il est marqué. Et dès lors qu'il prend conscience de cette ambiguïté, de ce malentendu ou malaise, il devient un Canuck (il est sans doute certain que cette situation sera clarifiée un jour, par la force des événements et des options). Nos pères étaient franchement des Canadiens français. Quant à nous, nous ne serons pas et ne serons jamais français, ni tout à fait américains, ou anglais. Nous aurions pu être québécois, mais cela ne semble pas devoir être notre voie....

Conscience malheureuse : [il] s'interroge sur son destin collectif, car c'est l'une des caractéristiques de l'écrivain canuck, ces deux destins sont inséparables.

*

L'une des raisons (ou causes) qui m'ont fait déboucher sur l'échec, l'impuissance donc à écrire, en poésie, fut ma tentative d'intégration au monde contemporain, vorace, à toute vitesse. Il y eut alors un point d'impact, et je me suis retrouvé avec ma cervelle éclatée en mille morceaux, et tous les circuits de ma pensée désorganisés, désormais incapables de fonctionner. Il me faut maintenant procéder à une re-cellulation de moi-même dans ma pensée, ce qui suppose du temps, à tel point qu'il sera peut-être trop tard...

*

Aujourd'hui, 22 février, Borduas est mort. Et je me promène dans Paris, piétinant dans mes pas, je veux rencontrer ceux qui l'ont connu, je veux qu'ils me parlent de lui... Ma vie est faite de rencontres manquées...

*

Par où je me regarde, je ne distingue ni commencement ni fin. Je suis un micmac, un fouillis, un complexe de dédales, de rencontres, de conflits, de paysages, de problèmes, etc...

*

En Histoire, quand la situation tourne au cul-de-sac ou à la confusion extrême, tout n'est alors possible, le plus souvent, qu'à partir de l'impossible. L'impossible apparaissant à tous, et plus particulièrement aux spécialistes, comme allant à l'encontre du bon sens ou des données scientifiques, comme débouchant sur l'utopie. Nous avons assisté, au XX^e siècle, à ces retournements.

La liberté : (faculté ou droit) de ne pas penser comme l'autre ?

*

[...] Il faut aller jusqu'au fond de notre enfer. Étaler intégralement nos misères. Il faut nous exorciser une fois pour toutes de notre tentation : la sécession. Que nous en voyions les folies, les impossibilités... Il faut enfin sortir au grand jour nos frustrations profondes, fibreuses, nos aliénations, nos aspirations inconscientes. Psychanalyse de toute une collectivité. Que nos compatriotes nous fassent confiance, qu'ils ne flairent pas quelque nationalisme dépassé, mais seulement un immense effort pour nous reconnaître afin de mieux les reconnaître à notre tour, et alors nous les rejoindrons pour le meilleur et pour le pire, en optant en connaissance de cause...

Paris, septembre 1960

L'écriture chez moi : saignant d'un magma nébuleux, tortueux, rugueux et plantureux.

*

Ma vie, cette tentative inouïe de dépasser la littérature, de déborder le livre, de mettre les mots en circulation dans la vie, d'atteindre à une espèce de sainteté, c'est-à-dire une communion respirante avec le monde, l'humanité et l'Histoire, jusqu'à ce jour de la Transfiguration finale de mon existence. Et ce, hors des chemins de l'écriture. Le tout est d'éprouver ce possible.

*

L'écriture aux forceps : pas bon procédé.

*

Si, lisant mes vers, vous n'entendez pas derrière les mots une voix vous parler — quelqu'un — comme à une table de bistrot, comme dans une marche, comme en autocar, en chemin de fer, etc., alors c'est que j'ai manqué mon coup, je n'ai pas été à la hauteur.

(mes amis mes camarades le mois de mai
fleurit comme au temps des lilas)

(je ne bavasse plus sur le compte de la vie
j'aime notre lutte commune
à plus tard les images et l'incantation)

c'est un temps de grande batèche
la sacrée batèche de vie notre vie
c'est beau debout comme le vent

Pauvretés (titre de recueil)

1962

13 / 1 / 62 Ma lucidité, souvent très cruelle, très aiguë, très vive et clairvoyante, tient davantage de l'instinct que de la conscience. Ainsi, je suis très au courant de mes déterminismes secrets et imprévus, en certaines occasions, sans que je puisse y changer quelque chose sur le fait, comme si je me voyais vivre à l'avance.

*

Lucidité = réflexe = surtout vision. Je vois absolument ce qui est de l'ordre du périssable et ce qui ne l'est pas, de l'ordre de l'inutilité ou non ; et ce, en un éclair pour toujours au seuil des actes...

*

34 ans. Tout est à jamais perdu, non pas des rêves, ou des illusions inhérentes à nos 20, 25 et 30 ans, mais de ce qui aurait pu être. Rien, pas même les jours de l'âge mûr, la sagesse, la saveur de l'expérience, ne pourra faire oublier cela. Refus.

11 / 6 / 62 Mes poèmes signifient un moment de ma vie qui n'a pas été, c'est pour cela qu'il m'apparaît absurde de les voir publier ; intolérable. Ils sont une perspective ratée, une chance abolie. Ils font entrevoir ce qu'aurait été ma vie si un peu de bonheur l'avait visitée. Bref, ils ne constituent pas un *lieu habité, un moment vécu* ; ou une période « historique » de ma vie, laquelle se serait consumée pour faire place à une autre phase. Il n'y eut jamais cette autre phase, il n'y a jamais rien eu. [Mes poèmes] ne sont que désir. Du « *wishful thinking* ». Ils n'ont pas rencontré leur chance d'incarnation, leur poids de chair et d'âme.

Le tout se complique quand ces vers prennent un sens pour un lecteur et agissent comme nourriture pour lui, en dehors de toute correspondance à ma vérité à moi. Ils lui deviennent « vrais ». Cela aussi est intolérable (sans doute suis-je « jaloux » à ce moment -là ?), de constater que pour moi ils sont

un vide, un désespoir et non une aide. Ce fut une lutte contre ma fatalité — mon petit destin.

Seul. Je suis seul comme une pierre et comme elle devenue insensible par le polissage du temps.

1 / 11 / 62 [...] La solitude n'est pas noire, elle est blanche. Elle devient, lorsqu'on atteint cette limite de résistance, translucide (livide) puis transparente (atone). Il n'y a plus qu'un pas à franchir...

10 / 11 / 62 Ma pensée est comme un chien : elle se jette sur son sujet et le dévore. Elle est toujours irrépressible [*sic*].

19 / 11 / 62 L'homme duquel ma vie intérieure se rapproche le plus — à la lecture de son journal — c'est Pavese. En tout cas, singulièrement en ce qui concerne la misère et les femmes.

21 / 11 / 62 Ce n'est pas MA vie, c'est la vie qui fait irruption en moi. La grande bourrasque de la vie qui s'engouffre en moi, dans mon corps et qui déluge dans mes bras, mes jambes, mon sexe.

Cela est difficile à supporter. Ces espèces de volcans vitaux qui me secouent ainsi plusieurs fois par mois laissent toujours des traces et des objets nouveaux ; je marche en moi comme sur une nouvelle planète... Tout est toujours à recommencer : me reconnaître et réaménager...

Avril 1967

D'où que je me retourne pour saisir, sur moi-même, en moi-même, au dehors de moi, je ne crois pas pouvoir aller plus loin dans l'exploration de mon aliénation individuelle et collective (je ne parle pas de « la » personne, la personne Miron, notez bien).

Pour ce faire, j'ai été amené à sortir du langage, à me trouver *hors du langage*, en pleine insécurité, en plein inconnu, souvent sous le mépris « des poètes », jusqu'à la limite où la poésie n'est plus, se caricature ou tourne à sa propre dérision — contre et malgré moi, ravalant sans cesse mon dégoût d'une telle démarche, passant par ailleurs par-dessus ma honte à l'accomplir. Une poésie hors du langage, c'est à coup sûr impossible, du moins dans cette direction. Et pourtant je ne pouvais m'y soustraire : il est des exigences qui sont des nécessités historiques, en l'occurrence à tout le moins. Explorer l'aliénation, non pas l'anti-poésie, ou l'a-poésie (absence), mais le domaine de la non-poésie (néant, empêchement d'être). Il n'en sort pas des chefs-d'œuvre, pas beaucoup de poèmes non plus : avec du *rien*, à partir du *rien*, comment dire ? S'identifier à l'aliénation pour la dire, c'est accomplir la pire des descentes, non pas en enfer mais dans les limbes ; c'est effectuer la plus affreuse et infamante réduction spirituelle qui soit, car c'est user d'un matériau quasi inexistant : une langue innommable.

[...]

J'étais peut-être le moins préparé, le moins armé, pour cette « besogne », cette nécessité historique devenue conscience de l'inéluctable. J'ai essayé de descendre dans nos « bas-fonds » avec toute la lucidité dont j'étais capable. Cependant, si mon cerveau, physiologiquement, a tenu le coup, parce qu'assez bien constitué, il n'en a pas toujours été de même dans son activité : la confusion natale, la noirceur coloniale (la première découlant en partie de la situation) m'ont souvent donné la peur (trouille), une peur viscérale de ce que j'allais rencontrer d'abîmé en moi et en nous. Désespéré, je plongeais, demi par inconscience, demi par témérité de jeunesse. Le referais-je aujourd'hui ? La question en vaut la peine, car je n'en sais pas la réponse...

[Non daté]

Ce n'est pas par impuissance ni incapacité que je choisis de servir les autres. Je sais très bien comment il faut faire pour me mettre en selle et obtenir le succès littéraire et les honneurs de classe ! Je crois à la bonté de plus en plus : un seul visage empreint de bonté et de dévouement rayonne par-dessus tous les soleils de la gloire.